

Matthieu 15, 21-28

21 En quittant cet endroit, Jésus se rendit dans la région de Tyr et de Sidon.

22 Et voilà qu'une femme cananéenne, qui habitait là, vint vers lui et se mit à crier : Seigneur, Fils de David, aie pitié de moi ! Ma fille est sous l'emprise d'un démon qui la tourmente cruellement.

23 Mais Jésus ne lui répondit pas un mot.

Ses disciples s'approchèrent de lui et lui dirent : Renvoie-la, car elle ne cesse de nous suivre en criant.

24 Ce à quoi il répondit : Ma mission se limite aux brebis perdues du peuple d'Israël.

25 Mais la femme vint se prosterner devant lui en disant : Seigneur, viens à mon secours !

26 Il lui répondit : Il ne serait pas juste de prendre le pain des enfants de la maison pour le jeter aux petits chiens.

27 C'est vrai, Seigneur, reprit-elle, et pourtant les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres.

28 Alors Jésus dit : O Femme, ta foi est grande ! Qu'il en soit donc comme tu le veux ! Et, sur l'heure, sa fille fut guérie.

J'ai choisi ce texte parce qu'il ne vous aura pas échappé que depuis quelques mois nous parlons beaucoup de frontières. Nous en parlons surtout en raison de la photo dramatique du petit Aylan Kurdi échoué sur une plage turque, et peut être plus encore depuis que nos télévisions filment les hordes de réfugiés aux frontières désormais grillagées de la Hongrie, ou dans les rues de Berlin, ou sur les Iles grecques. Cela nous change de Lampeduza ou plus tôt encore de Mellila entre la Maroc et l'Espagne. Cela nous évite momentanément de penser au cimetière méditerranéen où plus de 22000 migrants sont morts noyés ces quinze dernières années.

Or dans notre texte il est question de frontières. Jésus se rend dans la région de Tyr et Sidon. C'est la région romaine de Syrie. Il va à l'étranger. A vrai dire il ne franchit pas une frontière politique. Toute la région est sous occupation romaine. Mais il franchit une frontière religieuse à tel point que le rédacteur parle de la femme qui s'adresse à lui comme d'une cananéenne – s'il avait parlé en termes politiques il aurait dit une syro-phénicienne, mais il dit une cananéenne – entendez une païenne. Et se déroule alors une histoire qui est une variation sur le thème de la frontière.

La femme, tout d'abord, qui n'hésite pas à s'adresser à un étranger pour qu'il secoure sa fille. C'est l'inverse de la Samaritaine qui elle s'étonne que Jésus s'adresse à elle pour lui demander de l'eau. Elle, la cananéenne, n'a pas froid aux yeux. Elle demande et revient même à la charge quand Jésus lui dit que sa mission c'est pour ceux qui sont de l'autre côté de la frontière, les brebis perdues d'Israël.

Il y a aussi les disciples. Eux c'est d'une autre frontière qu'ils tentent de s'entourer, le mur qui insonorise, qui permet de ne pas entendre les gémissements et les cris du dehors. Renvoie-la pour qu'on entende plus son cri incessant !

Et il y a Jésus qui s'enferme dans les frontières de sa mission. Ceux que cela dérange diront qu'il savait bien ce qu'il allait faire mais qu'il testait la femme pour savoir jusqu'où elle irait... C'est quand même Jésus qui prononce ces paroles épouvantables : *'Il ne serait pas juste de prendre le pain de la maison pour le jeter aux petits chiens'*.... Luther qui n'avait pas un caractère facile aurait dit qu'il aurait rejeté la foi chrétienne s'il avait été traité de chien. Luther aurait eu beaucoup à apprendre de cette femme.

Car elle a passé une autre frontière. Celle de l'affirmation de soi. Nous l'aurions trouvé tout à fait normale ; la révolte, la colère contre celui qui ne l'entend pas. Elle fait le choix du pardon, de l'humilité, de l'attention première à sa fille pour qui elle a fait ce chemin vers Jésus ; elle y ajoute le sens de la répartie et de l'humour... *'Les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres'*.

Jésus appelle cela la foi. Non parce qu'elle s'est tournée vers lui qui avait une réputation de guérisseur... mais parce qu'elle a fait le choix de l'humilité.

Alors revenons sur ces frontières.

Le plus extraordinaire c'est le retournement de Jésus. En un mot il se convertit. Et pourtant l'Evangile ne donne pas de lui une image de faible. Quand il a quelques choses à dire il le dit, droit dans les yeux et sans mentir. Il utilise même des arguments solides comme le fouet pour chasser les vendeurs du temple ; des mots vigoureux pour traiter les pharisiens d'aveugles, d'hypocrites ou de sépulcres blanchis, beaux à l'extérieur et remplis d'ossements à l'intérieur. Et pourtant c'est le même Jésus qui ne répondra pas aux accusations lors de son procès ou de ce qui en tient lieu. Entre les deux il y aura eu, si j'ose me permettre ce raccourci, l'expérience de la rencontre avec la cananéenne qui lui aura redit que l'humilité valait mieux que la réplique agressive. Et cela, il le savait, était au cœur de sa mission. Quand le diable lui proposait toutes sortes de puissances, il y répondait par la seule volonté d'obéir à son Père, se nourrir de sa seule parole et compter sur sa seule force. Et devant la mort, c'est en lui seul qu'il se confiera.

Le Dieu que nous révèle la Bible, le Dieu qui se révèle en Jésus le Christ, est un Dieu qui sans cesse outrepassé les frontières dans lesquelles nous, les hommes, voudrions l'enfermer. Il les outrepassé par compassion. Sa loi condamne Israël qui sans cesse s'écarte du chemin de fidélité qu'il lui a tracé. Et lui sans cesse vient au secours de son peuple. Ecoutez les paroles du prophète Jérémie :

Ephraïm est-il donc pour moi un fils chéri, un enfant choyé ?

Plus je parle de lui, plus son souvenir est vivace en moi ;

C'est pourquoi mes entrailles frémissent pour lui, oui j'ai compassion de lui. (Jér. 31, 20)

Un Dieu qui change, un Dieu qui se convertit, un Dieu qui court à la rencontre du fils prodigue... c'est ce Dieu la qui se révèle en Jésus devant l'appel de la femme cananéenne. Un Dieu passe frontières !

Et dans cette histoire les disciples ont le rôle miroir pour chacun de nous.... Ils ont notre rôle ; celui des gens pour qui tout doit être réglé par avance ; pour qui il y a des frontières ; des frontières aux pays pour que l'on reste entre soi ; des frontières morales pour que rien ne change ; des frontières individuelles pour que chacun puisse rester dans son confort matériel et spirituel ; des frontières politiques, économiques, sociales pour ne pas regarder la réalité en face.

Et les voici pris entre deux feux.... J'imagine leur incompréhension...La femme est ramenée plus bas que terre, traitée de chienne et elle accepte... : C'est Luther encore qui commente : « elle reconnaît être un chien, et elle ne demande rien de plus qu'un chien : manger les miettes qui tombent de la table du maître. N'est-ce pas là un coup de maître ? Elle attrape le Christ dans ses propres paroles : il la compare à un chien ; elle est d'accord et demande seulement qu'il la laisse être un chien, conformément à son jugement ! Que pouvait-il faire ? Il était attrapé ! C'est vrai qu'on laisse au chien les petites miettes sous la table ; c'est son droit. C'est pourquoi le Christ se dévoile maintenant tout à fait ; il se rend à sa volonté : elle n'est pas un chien ; elle est, elle aussi, un enfant d'Israël » Et les disciples doivent reconnaître que le Christ est d'abord compassion, présence de l'amour de Dieu pour l'humanité souffrante.

Et là, membres de l'Eglise protestante Unie d'Orléans, vous vous dites : Le pasteur a attrapé le Préfet, le Maire, et les personnalités politiques présentes, il les a attrapés dans ses filets et il va leur faire une leçon sur l'accueil des migrants et ils s'en iront tel le jeune homme riche coincés entre les obligations morales de l'Evangile et les devoirs que leur imposent leurs fonctions. Ne croyez-pas cela !

Je pense en effet que l'évangile met au cœur de notre réflexion la question, première ou ultime, de la compassion. Il me semble qu'à l'écoute du texte biblique et de l'expérience de foi du peuple d'Israël et des premiers chrétiens, je dois plaider pour ma liberté de faire parler le cœur avant la raison. Je veux pouvoir appeler à accueillir et m'engager à accueillir une famille de réfugiés par commune, par quartier ou par paroisse et m'apercevoir ensuite que c'est plus compliqué à faire qu'à dire. Je plaide pour la liberté de compatir avant de réfléchir et donc de réfléchir pour être à la hauteur de ma compassion.

Mais je ne peux réduire le message de l'Écriture à la seule compassion. Notre texte ni ne conteste l'existence de frontières ni ne les fige comme insurmontables. Reconnaître les frontières c'est reconnaître et se réjouir de l'extraordinaire diversité qui nous constitue ; le syrien, ou l'érythréen, ou le centrafricain ne sont pas le français, le belge, le britannique ou l'allemand. Les frontières qui nous séparent sont autant de reconnaissances de la diversité de nos histoires, mais aussi de nos cultures, de nos tempéraments, de nos visions de l'avenir. Mais en même temps ces frontières sont un défi : savoir dire notre commune humanité malgré ou grâce à notre diversité.

Les migrants d'aujourd'hui – Ils ne sont appelés migrants que parce qu'il y a des frontières, sinon ils seraient de simples voyageurs – les migrants à la lumière de notre texte de l'Évangile me posent une triple question :

Puis-je comme les disciples m'enfermer dans 'les oreilles bouchées, les yeux fermés, la bouche close' du 'Maitre, renvoie là pour qu'on n'entende plus son cri !'. Vous vous doutez bien que ma réponse est un non catégorique. Ma propre dignité dépend de la dignité de l'autre, de tous les autres.

Dois-je faire comme si les frontières n'existaient pas, au nom de notre commune humanité? Ma réponse là encore est négative. Les frontières – je ne parle pas seulement des frontières géographiques - tout à la fois déterminent l'espace de ma liberté et celui de ma responsabilité. Sans elles l'écoute, l'accueil, le partage... ne veulent rien dire.

L'Évangile me dit-il ce qu'il convient de faire face au défi des migrations contemporaines ? Non bien sûr mais oui quand même.

Non bien sûr en termes de solutions. Il nous revient de trouver ensemble des réponses qui seront toujours des compromis difficiles. Ce que dit ce culte de la Cité c'est notre volonté de donner sens à ce que nous appelons le 'vivre ensemble' Toutefois – et je termine là-dessus – l'Évangile ouvre des voies. Il s'oppose catégoriquement au 'ni voir, ni entendre, ni parler' qui tente beaucoup de nos concitoyens au nom des difficultés économiques, sociales ou politiques de notre pays. Et il appelle à trouver un chemin à travers le dialogue dont ni la fermeté ni l'humour ne sont exclus ; mais un chemin où le pardon, l'humilité, le changement de direction – nous disons la conversion – donc la reconnaissance de nos erreurs, trouvent leur juste place.

Et de notre pain tomberont des miettes pour ceux qui sont d'autres nous-mêmes !